

LAWRENCE (*avant*) D'ARABIE

LAWRENCE
(*avant*)
D'ARABIE

Lettres de ses voyages de jeunesse
(1906-1914)

de

T. E. Lawrence



Lire et Voyager

INTERfolio

Classique

NOTE DE L'ÉDITEUR

POURQUOI CE TITRE

La connaissance qu'ont la plupart des gens de la figure de Lawrence d'Arabie se limite aux deux années de la révolte arabe et, pourtant, on est tenté de croire bien connaître ce personnage. Cependant, dans le contexte d'une existence de 47 ans, qui s'est écoulée au cours du vertigineux XXème siècle, personne ne peut dire qu'en isolant les événements de deux années on puisse parvenir à se faire une idée de quelqu'un. Qui plus est, nous pourrions même dire, sans crainte de nous tromper, que ces années-là révèlent la partie la plus excessive de sa vie ; elles ne représentent pas seulement ce qu'il a été,

elles l'ont aussi marqué pour le restant de ses jours car il est impossible de séparer les années de la campagne du désert du reste de son histoire. C'est la raison principale du titre de ce livre : il y a un Lawrence *avant* l'Arabie, et un *après*. Et le vrai Lawrence n'a jamais pu se libérer de celui de l'Arabie. Nous, peut-être que oui.

Au cœur de cet absurde jeu de mots, et puisque toutes les biographies coïncident pour mettre en avant son caractère introverti et réservé – en opposition à des moments exhibitionnistes que nous connaissons tous grâce au cinéma-, nous avons choisi de dévoiler à travers ces lettres le Lawrence le plus exceptionnel et, peut-être, le plus authentique et intime¹.

Nous sommes persuadés qu'après avoir lu cette correspondance, vous cesserez de relier la figure de Lawrence à celle de l'Arabie, même si, par notre faute, vous aviez envie de revoir le célèbre film de David Lean, ou même de parcourir la France à bicyclette. Nous vous promettons que vous verrez tout cela avec des yeux nouveaux.

¹ *Sur la transcription et autres aspects des lettres rassemblées ici, lisez la note à la fin du livre.*

L'ENFANCE

À mesure que nous avançons dans la préparation de ce livre, lisant et relisant des lettres de la jeunesse de Lawrence, les événements antérieurs à la révolte arabe nous intéressaient davantage et, donc, plus nous nous éloignons de Lawrence d'Arabie et moins nous nous sentions attirés par sa légende². Nous étions tellement parvenus à nous détacher du mythe que nous nous sommes intéressés davantage à l'enfance de ce jeune homme intellectuel avide d'expériences (que nous étions en train de découvrir à travers ses lettres), qu'au fait que les circonstances l'avaient transformé en héros. Non seulement en héros, mais aussi en l'homme qui assumait sur ses épaules (et sur sa vie) toutes les responsabilités de l'Empire Britannique au Proche Orient. Ce n'est pas rien, bien sûr... et d'ailleurs il est

² *Au sens que donne de ce mot le dictionnaire anglais d'Oxford : «une histoire non authentique, transmise par la tradition et considérée populairement comme historique.»*



Ces deux photographies montrent deux images curieuses qui relient T. E. Lawrence à la bicyclette, véhicule dont il était très amateur dans sa jeunesse. En haut, il semble se souvenir des bons moments de son périple à travers la France. En bas, la bicyclette heurtée par sa motocyclette le 19 mai 1935 et qui a provoqué sa mort à l'âge précoce de 47 ans.



des gens qui pensent que tous les problèmes actuels dans cette région découlent des actions de Lawrence durant la révolte arabe, ainsi que la Conférence du Caire et la Conférence de Paix de Paris. Apparemment, tout cela a dû provoquer chez lui de profondes crises émotionnelles.

Et, néanmoins, «j'allais devenir un archéologue ennuyeux»³, avait écrit Lawrence *après l'Arabie*, nous supposons qu'avec une certaine mélancolie.

Puisque nous pensons que le lecteur peut éprouver la même chose que nous, nous allons brièvement raconter quelques épisodes biographiques de T. E. Lawrence depuis son enfance, jusqu'au moment où il écrit la première lettre qui figure dans ce livre. Nous ne pouvons imaginer de meilleure manière de replacer dans son contexte la lecture de cette correspondance. Vous pouvez lire ce qui suit maintenant, ou bien le laisser pour la fin. Pour une meilleure vision chronologique, nous vous suggérons de le faire maintenant.

Thomas Robert Tighe Chapman, le père de Lawrence, était un propriétaire foncier irlandais sans guère d'autres préoccupations que des parties de tir aux pigeons, la navigation, la pêche et la gestion minimale de sa ferme. Son épouse, Edith, connue dans bien des cercles de Dublin comme *la sainte vipère* en raison de son catholicisme féroce, considérait toute forme de divertissement comme un péché. Malgré cela elle lui donna quatre filles, qu'elle tortura à sa guise par des enfermements,

³ *Nous sommes à l'époque des grands saccages archéologiques. Le lecteur pourra être témoin, dans plusieurs lettres, des propres ruses de Lawrence pour tromper les douanes turques et envoyer au Musée Britannique une grande quantité d'œuvres d'art depuis le gisement de Carchemish.*

des châtiments et des interdictions qui faisaient honneur à son surnom. Inutile de dire qu'elle a aussi transformé en tourment, la vie du pauvre Chapman qui regretta amèrement d'avoir épousé une telle bigote sur le pied de guerre.

Heureusement, ses missions chrétienne et évangéliste l'occupaient hors de son foyer par mille tâches toujours liées à la paroisse et à la prière. Il en résultait que l'administration de la maison était aux mains de mademoiselle Maden, Sarah Maden, la petite gouvernante passionnée et charmante qui, d'ailleurs, gérait la maison d'une main ferme mais tendre. Ayant de fortes racines chrétiennes, mais pas aussi radicalisée que l'épouse légitime, Edith, ses manières délicates touchèrent tellement Chapman qu'il se lança dans un adultère heureux. Sarah (vous aurez deviné qu'elle allait être la future mère de Lawrence) laissa le personnel de service en très bonne relation avec Edith et, sans éveiller le moindre soupçon, le jeune couple se mit à mener une double vie dans une maison de location aux environs de Dublin. Mais comme *il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé; ni rien de secret, qui ne doive être connu*⁴, tout finit par se savoir et le mari infidèle dut s'enfuir avec sa maîtresse⁵.

4 Luc 12:2

5 Pour tout vous dire : il s'est enfui, oui, mais il s'est occupé de ses obligations légales lorsque la pension a été fixée pour son épouse et l'éducation de leurs quatre filles. Économiquement, Chapman est passé de propriétaire foncier à modeste homme de la campagne. Il abandonna tous ses loisirs onéreux et embrassa la nouvelle carrière de la photographie, passion dont hériterait Lawrence et qu'il utiliserait au mieux dans ses voyages.

Nous sommes admiratifs des décisions prises par Chapman et Sarah pour initier une nouvelle vie, au XIX^{ème} siècle, au milieu d'une société étouffée par la foi chrétienne. Il semble que, malgré son courage, Sarah ait toujours eu mauvaise conscience en raison de son union illicite et n'ait jamais utilisé le mot «mari», mais plutôt «Tom» ou «père des enfants». Il est vrai qu'ils mirent du temps à se sentir tranquilles car les déménagements se succèdent dans toute la Grande-Bretagne et le nord de la France, jusqu'à ce qu'ils s'installent définitivement à Oxford⁶ en 1896, date qui coïncide avec la diminution des obligations financières de Chapman envers ses filles.

On conserve les bulletins de notes de l'école des Frères de Dinard et du gymnase de Saint Malo qui indiquent que Lawrence était le plus éveillé de ses frères et qu'il brillait par son intelligence, sa curiosité, sa résistance et parce qu'à trois ans il savait déjà lire.

Lawrence, le père, n'avait reçu qu'une éducation domestique et «*n'avait jamais touché un livre ni écrit une note*». Malgré cela, ou précisément à cause de cela, il décida de s'installer à Oxford pour envoyer les garçons à l'université. Les enfants formaient un groupe uni et ils arrivaient tous ensem-

6 Robert, le premier des Lawrence, est né à Dublin, puis ils abandonnèrent l'Irlande et s'installèrent en Angleterre (où Chapman a changé de nom de famille). Thomas Edward est né à Tremadog, au Pays de Galles; lorsqu'il avait treize mois ils déménagèrent en Écosse (Kirkcudbright), où naquit William (le troisième). Puis s'ensuivirent des séjours sur l'Île de Man, Jersey, un déménagement à Dinard (France) et retour en Angleterre, à St. Helier, pour garantir la nationalité anglaise au petit Frank qui allait naître.

7 Lettre de T. E. Lawrence au capitaine Basil Lidell Hart.

ble en pédalant à toute vitesse avec leurs bicyclettes. Ils étaient propres, studieux et ponctuels, à tel point que les voisins mettaient leurs pendules à l'heure dès qu'ils entendaient passer la troupe vélocipédique des frères Lawrence.

Ernest Cox, professeur de l'école supérieure d'Oxford, s'en souvenait parfaitement :

« []... le deuxième était Ned, peu bavard, au sang-froid, aux idées très claires et assez insondable. En bien des points il ressemblait aux autres garçons, mais il se distinguait d'eux principalement parce qu'il donnait l'impression de posséder des vertus occultes ; c'était une sensation de quelque chose de latent, je ne saurais pas l'expliquer, c'est hors de ma portée. Il avait un esprit clair et il était très difficile de le perturber, mais il possédait une grande confiance en lui-même et il n'avait pas l'instinct de reculer quand on le poussait sur une voie qu'il ne désirait pas suivre. Il n'était pas d'un physique vigoureux qui aurait pu laisser deviner ses futures capacités de résistance. Il marchait à pas courts et rapides, c'est pourquoi il m'a toujours donné l'impression d'être sur le qui-vive, tant du point de vue mental que physique. Il y avait une profondeur et une gravité dans son expression dure et ferme lorsque, la tête légèrement inclinée, il te regardait dans les yeux quand tu parlais avec lui.

» Ils formaient tous une famille idéale d'hommes, une véritable bande de frères, unis, conscients, au fort caractère, menant une existence aussi saine que le corps. Chacun d'eux influençait et moulait les autres sans s'en rendre compte⁸». Malgré ces excellents témoignages, Lawrence se rappelait de

⁸ T. E. Lawrence by his friends, *d'A. W. Lawrence*.

son époque d'étudiant comme d'«une absurde et fâcheuse perte de temps que je détestais et condamnais⁹».

Cette confidence fut faite à T. W. Chaundy, par l'un de ses camarades d'études qui garde quelque souvenir de l'enfance de Lawrence. En général il ne manquait pas de popularité auprès de ses camarades, même si «avec lui on ne pouvait jamais vraiment savoir s'il parlait sérieusement ou s'il faisait simplement semblant par amitié pour quelqu'un». Cela était dû en grande partie au besoin de plaire aux autres que Thomas Edward lui-même décrit dans *Les sept piliers de la sagesse* comme «si forte et nerveuse que je n'ai jamais pu m'ouvrir à personne par simple amitié».

Mais, celui qui devint vraiment son ami intime, c'est Cyril Beeson (lettres 11 et 12). Ensemble, ils sont parvenus à acquérir une certaine notoriété en tant que chercheurs d'antiquité. Beeson se rappelle avec sympathie et lucidité des moments partagés avec Lawrence : ils assistaient ensemble aux réunions de l'Archaeological Society d'Oxford et ils pédalaient inlassablement à travers la région ; ils avaient tous les deux le même intérêt pour réaliser les copies¹⁰ des plaques et des inscriptions de tous les monuments et des églises de la région. Leurs routes à travers les villages les conduisaient à plusieurs kilomètres de leurs maisons, et Lawrence emportait toujours dans ses poches des matériaux nouveaux pour faire des copies ainsi que des pièces de rechange pour sa bicyclette de courses, dont il était très passionné :

⁹ T. E. Lawrence to his biographers, de Robert Graves y Liddell Hart.

¹⁰ Ils faisaient des calques sur papier.

« Ce n'était pas le divertissement d'un collectionneur. Nous faisons des expériences sur la technique de copie avec différents types de cire et de papier, aidés par les conseils aimables de cordonniers et de fabricants de papier, dont les magasins nous fournissaient les matériels précis. Nous faisons des investigations minutieuses dans les bibliothèques en menant des recherches dans l'histoire de ces moines, chevaliers et dames pour ensuite la raconter dans une étude.

» Lawrence et moi avons commis plusieurs espiègleries. Le talent et le tact qu'il avait pour convaincre de l'honnêteté de nos propos les gardiens furieux, étaient fréquemment mis à l'épreuve. Ce talent nous a tirés de situations hasardeuses comme le jour où on nous a surpris dans un tombeau recouvert de rhododendrons et on nous a soupçonnés d'être des braconniers en train de placer des pièges à lapins, ou quand on nous a surpris dans la crypte de Santa Cruz en train d'emporter des ossements humains...

» Pour les vacances d'été de 1906 nous avons programmé une tournée en bicyclette dans la région de la Loire. Il était parti avant moi, mais en août j'ai pu me joindre à Lawrence pour continuer la tournée en Bretagne. Nous nous sommes retrouvés à Saint Malo, chacun de nous bien équipé pour l'aventure, avec un panier à couvercle et doublé de toile cirée (par nos mères respectives) sur notre porte-bagages, une cape imperméable, des bottes de rechange attachées au guidon et, toujours à portée de la main, un volume du *Dictionnaire raisonné d'architecture française* de Viollet-le-Duc. Nous avons parcouru les côtes du nord et le Finistère à la recherche de cathédrales et des fortifications les moins connues.

» Ce qui intéressait le plus Lawrence c'était d'enquêter sur les idées qui avaient poussé les dessinateurs de ces structures de défense et la manière dont l'histoire avait résumé leurs intentions. Mais il n'avait pas l'habitude de parler de campagnes ou de stratégie militaire en général...

» Nous avons consacré peu de temps aux menhirs, aux pêcheurs de Pierre Loti ou aux attractions bretonnes ; pour nous cela était un peu passé de mode. Dans nos recherches sur la côte nous avons découvert une longue plage plate, d'un sable dur, qui a enchanté Lawrence car c'était un endroit idéal pour faire des concours de vitesse avec sa dernière bicyclette, un modèle avec un guidon bas et une selle haute. Avec toute la bravoure du canal gaulois derrière lui... les résultats étaient absolument cathartiques¹¹».

« Je pourrais remplir des pages entières sur le luxe de se déplacer en accéléré» écrivit-il dans une lettre à Robert Graves.

Lawrence était vraiment subjugué par la vitesse depuis sa jeunesse comme cycliste et c'est, sans doute, ce qui le conduisit à la mort avec sa motocyclette en 1935.

11 T. E. Lawrence by his friends, *d'A. W. Lawrence*.

Voyages de Lawrence à vélo à travers la France

(1906-1908)



INCIPIT · LIBER

1. — À SA MÈRE.

Vendredi 4 août 1906, Le Clos Briant, Dinard.

Chère maman, je suis arrivé ici tout à fait bien après une excellente traversée. Le [*nom omis*¹] a failli manquer le train à Oxford, bien entendu, et est arrivé au bateau ayant encore tout juste une minute devant lui. Le voyage jusqu'à Southampton n'a été marqué par aucun événement, à part quelques angoisses quant à l'acheminement des bagages. Je suis allé tout droit à Netley, ce qui a provoqué, de la part de la jeunesse de Southampton, les marques d'une vive curiosité. Netley est aussi beau, sinon plus beau, que j'avais imaginé. Ce sont certainement les plus belles ruines que j'aie vues, et peut-être les plus pittoresques. Je ne crois pas que la salle du chapitre et l'hôtellerie puissent être égalées. En revenant de Netley, je suis allé chez les Baker et j'y ai pris mon chapeau, puis je me suis procuré du papier à lettres et un album pour cartes postales. À l'Hartley Institute, il y a quelques très beaux carreaux de faïence émaillée, qui valent vraiment la peine d'être vus ;

¹ Il s'agit, probablement, de Cyril Beeson.

la collection d'objets régionaux est bonne aussi. En allant au bateau, j'ai dépassé le *Deutschland*, dont on répare l'avant, à la suite de la collision de Douvres. À bord du bateau, je suis allé reconnaître ma couchette, j'ai déposé toutes mes affaires, puis j'ai mis mon pardessus extra-gros (ceci soit dit pour maman). La lune était dans son plein et dans tout son éclat. M. [*nom omis*] et moi sommes restés debout jusque vers 11 heures et demie, à la regarder ; je ne puis dire si ce qu'il y avait de mieux était les effets de nuages ou les reflets sur l'eau, mais l'« ensemble » était parfait et ne laissait rien à désirer. Jamais auparavant je n'avais bien compris « les rayons éclatants de la lune d'automne », de Tennyson, mais je vois maintenant les raisons qu'il avait d'en faire si souvent mention ; c'était si différent de la faible lune qu'on voit à terre !

La lune a été levée de sept heures environ à quatre heures ; il y avait de gros nuages, et des éclairs tout le temps à l'est. Nous n'avons eu de pluie que pendant une demi-heure environ. Le lever de soleil, en somme, a été raté : rien d'aussi bien que le coucher de la veille. Vers 2 heures, nous sommes passés entre Sark et Jersey.

Dis à Chimp² que celle-ci ne m'a pas fait grande impression. C'était beaucoup trop sombre et triste pour un lieu de séjour ; le phare de Corbière était le seul point lumineux. Nous avons atteint Saint-Malo avant six heures, mais il a fallu attendre jusqu'à sept pour débarquer. La mer était clapoteuse et très inégale, avec une grosse houle du côté des îles anglo-normandes. Tout le monde sur le bateau semble avoir été malade, à l'exception de quatre ou cinq personnes, parmi lesquelles M.

2 *Son frère Frank.*

[*nom omis*] et moi-même nous sommes fait remarquer. [25 *lignes omises.*]

2. — À SA MÈRE.

Lundi 6 août 1906, Dinard.

[46 *lignes omises.*] Je suis assez étonné en ce qui concerne la Morris ; elle n'aurait pas dû se casser comme cela³. Dis à Arnie⁴ que je ne reviens pas avant longtemps : pas avant des semaines. Il y a des loups dans le proche voisinage d'une région que nous visiterons au cours de notre randonnée (proche veut dire à soixante kilomètres). Il paraît qu'il y a beaucoup de montagnes, par-là, et le pays est tout à fait sauvage ; les loups y ont fait quantité de dégâts l'hiver dernier. Je ne puis promettre à Will d'en tuer un pour lui... Toute la matinée je me suis battu avec les roues de la vieille bicyclette de Will, ici ; j'ai enlevé trois pneus (sans les minutes à cet effet), j'ai ôté puis remplacé trois chambres à air, changé deux valves, resserré une chaîne et rajusté les roulements d'une des roues ; le tout en deux heures. S'il te plaît, fais mes amitiés à papa et à tout le monde, et *ne*

3 *Les Lawrence avaient des bicyclettes Morris. Celle de Lawrence était une bicyclette de course à très grand développement, avec laquelle il pouvait faire près de 300 kilomètres par jour. Lord Nuffield m'informe, cependant, qu'il cessa de faire des bicyclettes avant 1900 !*

4 *Son plus jeune frère, A. W. Lawrence.*

travaille pas trop dur ; ne fais rien, plutôt que d'en faire trop ; tu es plus précieuse que la maison. Mon affection à tous ; j'espère que vous êtes tous bien ; pour moi, pas encore de bile, et pas la perspective d'en avoir. Un troupeau de moutons a été englouti par les sables du Mont⁵, ce printemps, et comme ça je n'essayerai pas de partir à leur recherche. Merci, merci. Affectueusement, affectueusement, affectueusement, affectueusement, affectueusement, affectueusement, affectueusement.

Ned.

3. — À SON FRÈRE, WILL LAWRENCE.

16 août 1906 [*jour de ses 18 ans*].

Mon cher Will, ta lettre m'a jeté dans une agitation fébrile et inquiète. Voyons : qu'est-ce que tu vas fouiller ? Ta lettre fourmille d'inconséquences. Tu crois que c'est un camp romain ou celtique (deux choses complètement opposées), puis tu en viens à dire que c'est un monticule sur un terrain en pente. Si cela comporte un monticule, disons de 12 mètres de haut, c'est une fortification saxonne ou danoise, probablement avec une sépulture ou deux au sommet ; si cette éminence n'a pas plus de 3 mètres de haut, et qu'elle ait environ 9 à 10 mètres de diamètre, c'est un tumulus funéraire, comme tu le disais dans la première partie de ta description, qui manque

⁵ *Mont Saint-Michel.*

lamentablement de données précises. Tu dis ensuite que tu ne peux trouver de traces de *vallum* ou de *fossa*, deux termes applicables à un camp romain, mais non à une construction celtique, saxonne, bretonne ou danoise. Ces trois ou ces quatre dernières pourraient avoir peut-être des *tumulus* et des *levées* ; mais tu n'en vois pas de traces. Si le tumulus est breton, il doit être étroitement entouré de ses ouvrages fortifiés (s'il en a jamais eu). S'il est saxon, l'enceinte fortifiée peut être à une distance de 800 mètres. Les baïonnettes que Florence décrit sont des fers de lance en bronze, d'un très ancien modèle ; elles peuvent indiquer soit l'existence d'un campement, soit celle d'une sépulture, et probablement ceci plutôt que cela si l'on n'en a pas trouvé beaucoup. Jusqu'ici, tout ce que tu m'as dit de positif, c'est que le monticule est circulaire. Si j'avais de plus amples détails, je pourrais te donner des conseils sur la manière de faire les fouilles et l'endroit où les faire : un camp ne vaudrait pas la peine de creuser — vous pourriez fouiller sur une étendue de 7 ou 800 mètres sans trouver autre chose qu'un fer de lance ; une sépulture, si c'est un tumulus peu élevé, devrait être coupée en travers, au niveau du sol, par un fossé allant du sud-ouest au nord-est. Gardez tous les silex que vous trouverez, à moins que le monticule entier ne soit fait de silex et de gravier, et, à tout prix, gardez tous les ossements ; si vous trouvez des ossements humains, ne les déplacez pas, mais creusez autour d'eux, pour reconnaître s'ils sont d'un homme ou d'une femme, et pour retrouver le squelette entier si c'est possible ; le crâne est la partie la plus importante, pour déterminer la date. Tous les outils de bronze qu'on trouve, il faudrait ne pas les déplacer d'abord, et essayer de relever l'empreinte du manche, qui se sera sans doute réduite à

l'épaisseur d'un crayon. Tu rencontreras beaucoup de difficultés dans ce travail, mais le résultat payera ta peine. Si le tumulus est petit, il faut tamiser la terre que vous enlevez — Frank et Arnie peuvent vous aider en cela, pendant que Bob et toi creusez. Opérez avec grand soin, de façon à ne briser aucun objet fragile. Si le tumulus est grand, il faudrait commencer de la même manière, mais en partant du sommet, et travailler en allant vers le bas, jusqu'à ce que vous soyez assurés que les couches de terrain n'ont pas été dérangées : *i.e.* si vous trouvez de l'argile pure, sans mélange de terre, vous pouvez être certains que cela n'a pas été remué. Vous pouvez découvrir que le monticule est entièrement naturel (tu dis qu'il est « non naturel » ; la plupart des archéologues emploieraient le mot « artificiel »), auquel cas il suffirait de creuser sur une profondeur d'un mètre, à supposer que le monticule soit grand. Tu vois que j'essaye de te donner un conseil pour chacune des situations possibles. Dans un petit tumulus funéraire, ayant entre un mètre et deux mètres cinquante de haut, les objets ne seraient probablement pas à plus de 60 centimètres de chaque côté du corps ; chercher au-delà est une ligne de conduite énergique, qui parfois paye de retour, mais pas généralement. Il vaudrait la peine d'essayer de trouver quelques-unes de ces « baïonnettes » ; je pense qu'on les conserve dans le village ; à moins que celles que l'on conserve ne soient de vraies baïonnettes, datant d'il y a soixante ou soixante-dix ans. Elles ne remontent probablement pas à la guerre civile, quoique ce ne soit pas impossible. Je vous conseillerais de chercher à savoir où on les a découvertes, pourquoi on a fouillé là, et à quelle profondeur elles étaient. Vous devriez pouvoir tirer des conclusions des réponses faites à ces questions. Fais-moi savoir

comment progresse la chose. À moins que la terre ne soit très légère, employez de petites bêches. Tenez un compte exact de vos progrès, et marquez sur un plan chacun des endroits où vous aurez trouvé un objet intéressant. Je vous envoie mes meilleurs vœux de succès. N'abandonnez pas aussitôt, si vous ne trouvez rien. Creuser est un excellent exercice.

[Dans une seconde lettre sur le même sujet, adressée à son frère Bob, il lui enjoint de tout consigner aussitôt par écrit « et j'en référerai à Woolley ». Par suite de son intérêt pour la poterie ancienne, sur quoi il avait travaillé à l'Ashmolean Museum, Lawrence avait été amené à connaître Léonard Woolley.]

4. — À SA MÈRE.

Vendredi 24 août 1906, Dinard.

[11 lignes omises.] Mon voyage à Fougères a été très agréable ; une partie du trajet se fait par les bois ; il y faisait délicieusement frais (c'était le jour le plus chaud de l'année ; je n'ai jamais eu une pareille chaleur auparavant). Il est très difficile de trouver quelque chose de décent à boire, en France ; on ne peut trouver de lait nulle part, et de l'eau de Seltz de temps en temps seulement. Le résultat est qu'on meurt de soif, et en fait de fruits il n'y a que des prunes et des poires ; leurs pommes sont immangeables ; je n'en ai pas trouvé une seule de bonne, jusqu'ici. Je me suis détraqué en mangeant trop de prunes

mercredi ; les effets se manifestent aujourd'hui. Le château de Fougères est magnifique, au dehors. [21 lignes omises.] Il n'y a pas d'extérieur plus beau, j'en suis certain. Il y a des champs, des vergers, etc., au dedans. J'ai fait un superbe festin de mûres ; elles étaient énormes, aussi grosses que des mûres de mûrier, et en grande abondance vu que les Bretons ne les mangent pas. Ils disent que la Couronne d'Epines était faite de ronces. On est supposé prendre un guide pour faire le tour du château, mais en venant à l'heure du dîner j'ai échappé à cette servitude. [8 lignes omises.]

5. — À SA MÈRE.

Dimanche 26 août 1906, Dinard.

[80 lignes omises, y compris 47 lignes de citations des « *Idylls of the King* » de Tennyson, etc.]

En rentrant je flânais, tout en admirant :

*Jusqu'à ce que la lune,
Surgie majestueuse et vêtue de nuages,
Se montrât reine enfin, dévoilant son éclat sans égal,
Et jetât sur la nuit l'argent de son manteau⁶.*

Je t'en prie, excuse cette batterie de citations ; mais j'ai pris l'habitude de me citer tous les vers appropriés à la situa-

⁶ Milton, *Le Paradis perdu*, livre IV.

tion, et cette fois-ci je me disais que je les mettrais par écrit. La scène était vraiment tout à fait belle ; chacun de ces vers pourrait avoir été écrit pour elle, de même que bien d'autres expressions dont je me souviens ; mais je serai généreux, et je te tiendrai quitte avec celle-ci :

*Les rayons du couchant suspendent un iris
Aux ondes mouvantes de la nappe d'embrun⁷.*

La mer était de ce bleu surprenant qui se rencontre parfois ici, et tout était parfait ; *il n'y avait personne là*. Cette dernière circonstance ajoute tant à notre jouissance de la nature et à son charme exubérant ! toute cette scène m'était réservée, à moi seul : c'est une idée exaltante à méditer. Je ne puis souhaiter que d'avoir eu un esprit plus réceptif et une sensibilité plus profondément émue. La nature renferme ce principe et cette force dont nous constatons les effets, mais que nous ne pouvons mesurer, que nous devinons intérieurement, mais ne pouvons embrasser, que nous pouvons aimer, mais point délimiter, imaginer, mais ni définir ni retracer. La nature est incompréhensible, fuyante et pourtant immortelle ; et l'amour qu'on lui porte et ses impressions sont également indéracinables. Lendemain matin. Mon Ruskin⁸ est mieux que jamais. Je le ferai relier à Oxford, ou le relierai moi-même. Il fournit un exposé tout à fait magistral de la signification et des procédés du Gothique, et il démolit purement et simplement les styles de la Renaissance. Rien d'étonnant s'ils deviennent démodés

7 *Milton, Le Paradis perdu, livre IV.*

8 *Stones of Venice, de John Ruskin.*

après ce livre. Papa va le dévorer avec avidité, et partir pour Venise la semaine suivante. Je voudrais pouvoir aller avec lui. À propos, comment ont marché les deux dernières élections à Cokermonth et Exeter ? Est-ce que les unionistes ou les libéraux ont été élus ? J'ai trouvé une autre enveloppe ; j'écrirai donc encore deux lettres après celle-ci ; une peut-être mercredi, et une vendredi. Après vendredi, n'attends plus rien avant que nous nous retrouvions. J'espère que tu te trouves tout de même bien à Oxford ; c'est un endroit épatant, mais le climat ne te convient pas. Tant que j'y pense : je crois que je suis aussi fort que M. Chaignon ; je le mettrai à l'épreuve un de ces jours. Les gens d'ici disent que je suis beaucoup plus maigre que Bob, mais plus fort, et que j'ai meilleur accent. Pourtant la graisse de Bob, à leurs yeux, vaut beaucoup mieux que mes muscles, excepté pour Mme Chaignon qui a été toute secouée en voyant mes « biceps » quand je me baignais. Elle croit que je suis un Hercule. Au revoir, pour l'instant. Affection pour Arnie et les autres.

Ned.

[En février 1907, Lawrence obtint une bourse pour entrer à Jesus College, à Oxford, au mois d'octobre suivant.

Pendant les vacances de Pâques, il alla visiter les châteaux gallois..]